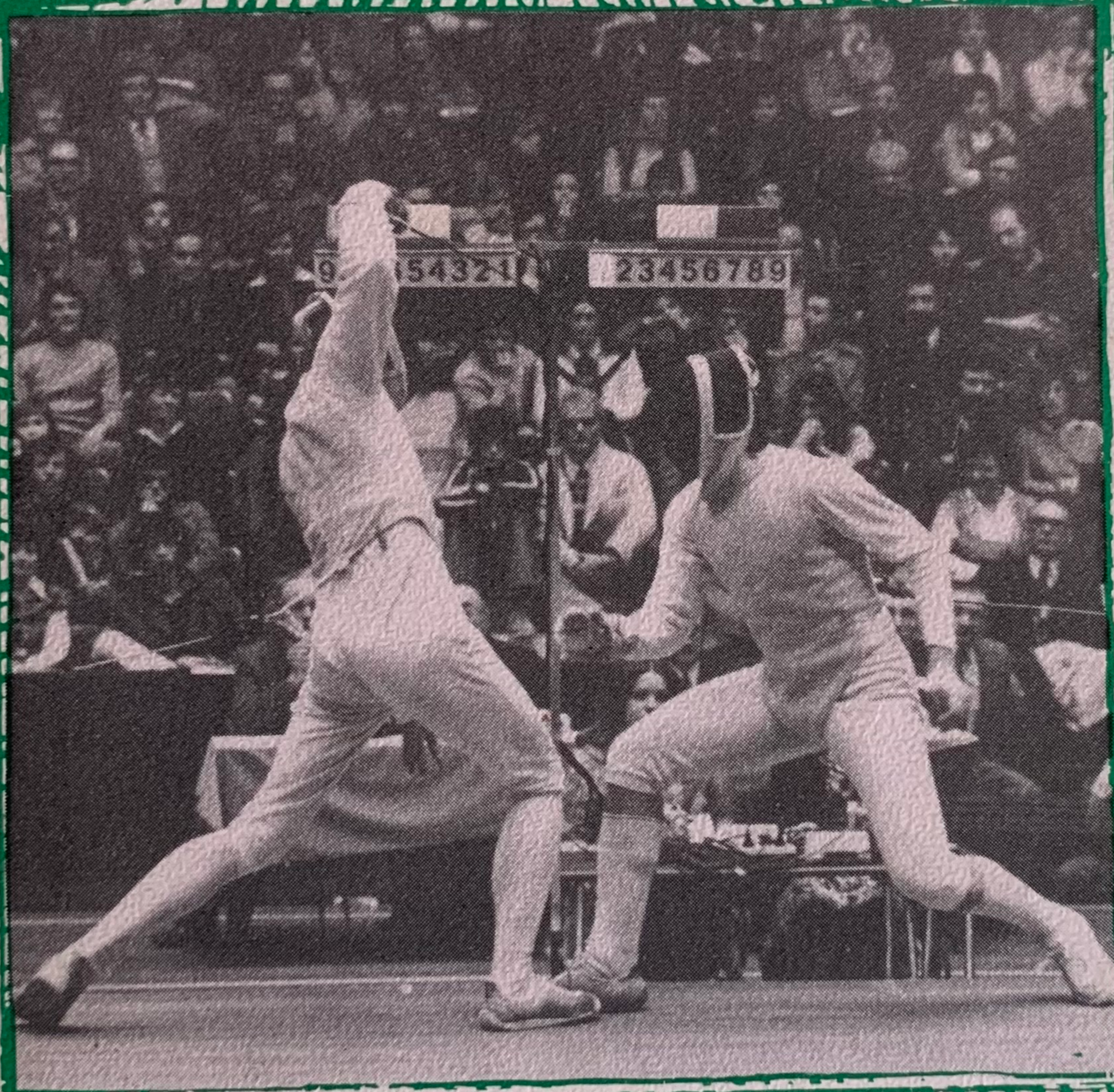


Marcel

Amie Ames



MAI 1978
N° 2 - 10 F



Revue Trimestrielle
publiée par l'A.A.F.

COMITÉ DE RÉDACTION

Directeur de la Publication :
Robert HEDDLE ROBOTH

Rédacteur en Chef :
Pierre LACAZE

Technique - Pédagogie :
Pierre THIRIOUX

Recherche - Documentation :
Henri DAVIGNON

Photographie :
Jean GODET

Abonnements - Publicité :
René HOCQUEL

Maquettes :
Jean-François TOURNON

Revue trimestrielle publiée
par

**L'ACADÉMIE d'ARMES
de FRANCE**

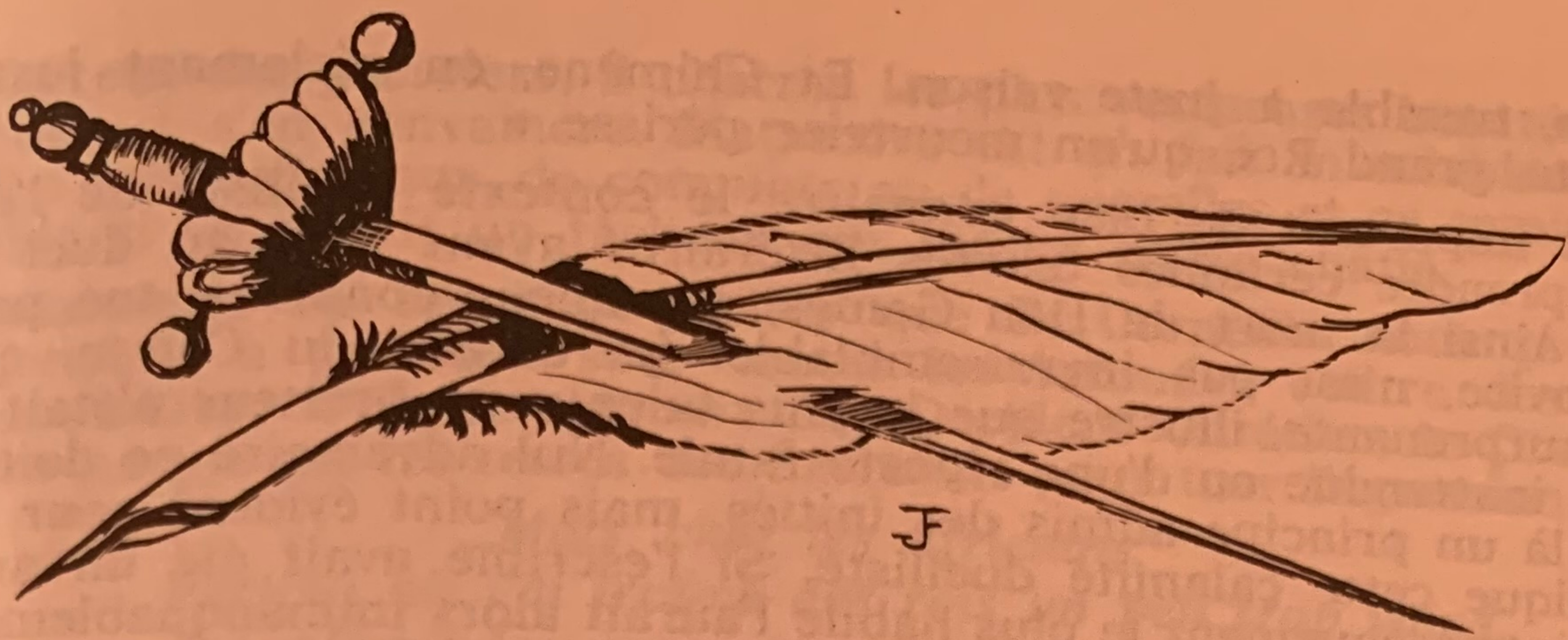
13, rue de Londres
PARIS

Abonnements : 4 numéros, 40 F

Etranger : 60 F

SOMMAIRE

	Pages
1. - Les Commissions de l'A.A.F.	
- La Commission Socio-professionnelle	10
- La Commission Pédagogique	12
- La Commission d'Information	16
2. - L'Enseignement de l'Escrime en France	
- Le Fleuret de haut niveau	22
3. - En direct avec...	
Michel PÊCHEUX	49
4. - L'Épée et la Plume	
- Le personnage Matamore	57
- Le Maître d'Armes et les Trois Mousquetaires	61
5. - Carnet de l'A.A.F.	67



Caractères meurtriers du duel

LE PERSONNAGE DE MATAMORE

Si les « duels conventionnels privés », pour employer un cliché juridique, ont souvent fait, à travers les âges, l'objet de luttes âpres, mais courtoises, sous l'œil vigilant de juges, seconds ou témoins, les chroniqueurs d'escrime et de duel évoquent de nombreux épisodes de trahisures, appelées parfois « tartufferies de champ clos », et que Brantôme retrace avec « l'impassibilité de son dilettantisme », souligne HENRY DE PENE, préfaçant une édition du fameux *Discours sur les Duels*.

Dans un arrêt en date du 26 juin 1599, le Parlement de Paris note la fréquence des meurtres et des homicides qui se commettent sous couverts de duels. Henry de Pène, parodiant la formule de Sophie Arnould : « Le divorce est le sacrement de l'adultère », a pu dire à son tour : « Le duel est le sacrement de l'assassinat. » Nous citerons l'étonnante supercherie du jeune baron Millau, vengeant la mort de son père, sans songer à le comparer à Rodrigue, car « Millau estoit couvert d'une légère cuyrassine sur la chair, laquelle estoit peinte si au naturel et au vif de la chair que par ainsy, le second du baron de Vitaux (meurtrier du père de Millau) fut trompé en sa veue » et, trop confiant, eut le tort de « se contenter de voir sans tâter... ». Brantôme se garde de s'indigner. Curieux, comme à son habitude, il émet des doutes sur la vraisemblance d'un procédé si astucieux, sur cette exécution artistique au service de la déloyauté. « C'est à scavoir si cela fut », se demande-t-il et si un peintre peut ainsi représenter une chair sur du fer... « Je m'en rapporte, ajoute-t-il, aux bons peintres, si cela se peut faire. »

Il fallait être parfois téméraire ou inconscient pour se présenter sur le pré sans témoins ou seconds, qu'ils se battissent ou non, et sans avoir réglé au préalable les modalités du combat. « Il y a différence entre un combat cérémonieux, conditionné et solennisé de juges, de maîtres de camp, de parrains et confidans, et celui qui se fait à l'escart sans aucuns yeux, et aux champs, là où tout est de guerre. »

Le duel Rodrigue-Don Gomès, dans *Le Cid*, de P. Corneille, est un affrontement sans témoins ou protocole établi. C'est un duel que l'expert Brantôme appelle combat à la mazza (italien : haie), assaut en pleine nature ou sur le lieu de rencontre. Les mousquetaires décidant de croiser le fer par suite d'une divergence d'opinion ou de l'humeur du moment étaient souvent tout aussi expéditifs. La victoire de Rodrigue, dès lors, peut être contestée, mise en doute quant au respect des règles et assimilée à un assassinat. Les amis du Comte, si empressés à le venger, auront beau jeu pour invoquer trahison de champ clos ou intervention d'un tiers. Don Diègue, qui ne peut joindre Rodrigue après la mort de

Don Gomès, tremble à juste raison. Et Chimène, en réclamant justice, s'écrie : « Il est juste, grand Roi, qu'un meurtrier périsse. »

Il est important de bien connaître le contexte duelliste de l'époque pour mieux comprendre certaines œuvres littéraires ayant trait au duel et au point d'honneur. Ainsi la mort de Don Gomès, escrimeur confirmé, tué par Rodrigue, duelliste novice, n'est pas invraisemblable. La défaite du Comte, que d'aucuns jugeraient surprenante, illustre que le plus talentueux bretteur n'était pas à l'abri d'une botte inattendue ou d'une riposte fatale. Nul adversaire ne doit être mésestimé. C'est là un principe admis des initiés, mais point évident pour les profanes et qui explique cette calamité duelliste. Si l'escrime avait été un art infailible, le duelliste intrinsèquement le plus habile l'aurait alors immanquablement emporté. Si celui qui possédait à un plus haut degré cet art de toucher sans l'être avait invariablement occis son adversaire, le duel n'aurait pas été aussi homicide. Peu de gens auraient alors accepté de courir au suicide, de rencontrer des escrimeurs quasi-invincibles.

La réalité était tout autre. De terribles spadassins furent mis à la raison par des opposants de valeur plus modeste. Bien plus, des tireurs redoutés et redoutables étaient souvent provoqués, tout simplement parce qu'ils attisaient l'ardeur d'adversaires désireux de se glorifier de la chute de foudres de combat.

Certes, le très fort tireur d'armes s'assurait le plus souvent, par sa science, sa vigueur, aussi bien que par son courage, des chances supérieures de survie. On doit admettre aussi qu'il y a eu des duellistes supérieurement talentueux. Ainsi le Chevalier d'Andrieux avait tué soixante-douze personnes en duel à l'âge de trente-deux ans, si l'on en croit les chroniqueurs duellistes de son époque. C'était un vrai malade mental duelliste. « Il faisait quelquefois renier Dieu à ses adversaires, écrit E. Colombey, en leur promettant la vie, puis il les égorgeait, et cela pour avoir le plaisir, disait-il, de tuer l'âme et le corps. »

Les duels provoquèrent, particulièrement aux XVI^e et XVII^e siècles, de véritables hécatombes parmi les nobles, officiers et grands du royaume à l'honneur par trop chatouilleux. Ces duellistes étaient, en quelque sorte, des intoxiqués de l'escrime démouchetée, aussi invétérés que peuvent l'être des fumeurs d'opium ou de haschich incurables. Ce terrible jeu, nous pouvons l'imaginer, exerçait un attrait irrésistible pour qu'un Bussy d'Amboise, joueur d'épée impénitent, sortît du lit où le retenait la maladie, afin de servir de second au Marquis de Beuvron, opposé au trop célèbre Comte de Bouteville. On sait que le Comte de Rosmadec, l'un des témoins de Bouteville, mit fin à la carrière de Bussy d'Amboise, probablement trahi par ses forces ce jour-là.

Ces rapiéristes ardents, ces provocateurs à tous crins, ont parfois été qualifiés de « matamores ». Ce terme a trop souvent été employé sans grand discernement. Si l'on se réfère au personnage de *L'Illusion Comique*, de P. Corneille, Matamore est le prototype exclusif du ferrailleur fanfaron. Il se garde bien de mettre flamberge au vent, surtout s'il trouve sur son chemin un interlocuteur peu désireux de s'en laisser conter.

Pour Letainturier-Fradin, « le Capitan Matamore, c'est le ferrailleur en paroles dont la langue défie l'univers et dont l'épée ne sort jamais du fourreau, le Miles Gloriosus de Plaute rajeuni ». Ce personnage théâtral était fortement typé : physique avantageux, le visage barré d'une moustache fournie, large balafre, habillé à l'espagnole, porteur d'un chapeau orné d'un plumet, il prend soin de tenir sa longue rapière avec ostentation. On cite parmi les capitans les plus distingués de la scène italienne : Francesco Andreisi, venu en France en 1577 avec la troupe Golosi et qui adopta le nom de Capitano Spavento della Valle Inferna. D'autres portaient les noms terrifiants de Fracassa, Rodomonte, Spezza Monti (Tranche-Montagne), Rinoceronte, Scara Bombardo, Giangurgolo (Grand'gueule), Brisemur ou Fierabras dans certaines comédies françaises. Quel que soit son nom, c'est toujours le même fanfaron pourfendeur de géants, saccageur de villes et de

royaumes. Terreur des guerriers, il charme les plus vertueuses beautés. Sa fatuité l'aide du moins à s'en convaincre. Matamore est en fait invariablement voué à l'échec, qu'il s'agisse d'amour, de complots ou de querelles et ce serait un personnage pitoyable si ce n'était un fâcheux qui mérite d'être châtié.

Ce Matamoras ou tueur de Mores que P. Corneille nous présente dans *L'Illusion Comique* a guerroyé sous toutes les latitudes contre des ennemis, ô combien redoutables ! C'est le rempart de l'Occident Chrétien, le Croisé qui portera la guerre jusque sur les terres des Sarrazins pour tuer l'agression dans l'œuf !

...Mais, chez les Africains,
*Partout où j'ai trouvé des rois un peu trop vains,
J'ai détruit les pays pour punir les monarques ;
Et leurs vastes déserts en sont de bonnes marques.*

On comprend que l'apparition sur scène de cette caricature de bellâtre-ferrailleurs était prisé du public du XVII^e siècle. Nous ne pouvons songer ici à dresser un inventaire des répliques si drôles que l'on peut trouver depuis la création du personnage de Plaute, Pyrgopolinice, jusqu'au Capitaine Fracasse, de Théophile Gautier. Le Rodomont d'Odet de Turnèbe clame qu'à « la bataille de Moncontour, d'un seul coup d'épée en taille ronde, il a coupé deux hommes par la ceinture... ». Dans *Le Pédant Joué*, de Cyrano de Bergerac, Matamore, alias Chasteaufort, essaie d'impressionner le paysan Garreau qui vient de le malmener et s'adresse à lui en ces termes :

« Sçache que je porte à mon côté la Mère Nourrice des fossoyeurs ; que de la teste du dernier Sophy je fis un pomeau à mon épée ; que du vent de mon chapeau je submerge une armée navale, et que qui veut sçavoir le nombre des hommes que j'ay tuez n'a qu'à poser un 9 et tous les grains de sable de la mer ensuite qui serviront de zéros. »

On a pu se demander si, à travers ces caricatures soldatesques, la plupart des auteurs qui ont mis en scène ce tonitruant capitan n'ont pas cherché parfois à atteindre le héros glorieux, fier de ses campagnes. Le fanfaron n'est-il pas tout autant celui qui se vante exagérément de sa bravoure réelle que celui qui clai-ronne d'imaginaires exploits. Si l'on ne considère que la stylistique, le faux brave et le soldat glorieux, mais fat sont proches et les écrits de P. Corneille peuvent nous en convaincre.

Pour Scudéry, Don Gomès est un « matamore » tragique. Ce titre pourrait aussi bien convenir au vieux Don Diègue, à Rodrigue ou à Don Sanche d'Aragon. Tous ces personnages valeureux pèchent davantage par orgueil que par goût du mensonge ou de l'affabulation. Leur style est cependant très proche de celui du Matamore de *L'Illusion Comique*.

*Le seul bruit de mon nom renverse les murailles,
Défait les escadrons, et gagne les batailles...*

clame Matamore à son zélé valet Clindor, témoin et garant de tous ses exploits et Don Gomès de parler le même langage à l'adresse de Don Diègue :

*Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille ;
Mon nom sert de rempart à toute la Castille :*

Boileau reprendra cette image en 1672 pour faire l'éloge de Condé, le plus illustre soldat du Grand Siècle :

*Condé dont le seul nom fait tomber les murailles
Force les escadrons et gagne les batailles.*

Dans *Don Sanche d'Aragon*, P. Corneille fait parler le même langage à Carlos qui vante ses mérites pour répondre au mépris des Grands du Royaume :

*Tel me voit, et m'entends, et me méprise encore,
Qui gémirait sans moi dans les prisons du Maure.*



Et c'est ainsi que Matamores tragiques ou comiques se rejoignent, la gloire fondée sur des mérites réels ayant des résonnances si semblables à celles que font entendre les bravaches. L'emphase oratoire du ferrailleur tapageur qui fait étalage de chimériques duels et campagnes militaires ou le style de l'authentique héros, trop sûr de ses vertus guerrières, se confondent bien souvent, tant il est vrai que la véritable gloire se doit d'être modeste.

DANIEL MARCIANO.